



## ENTRETIEN

Patrick Chamoiseau

Page F 2



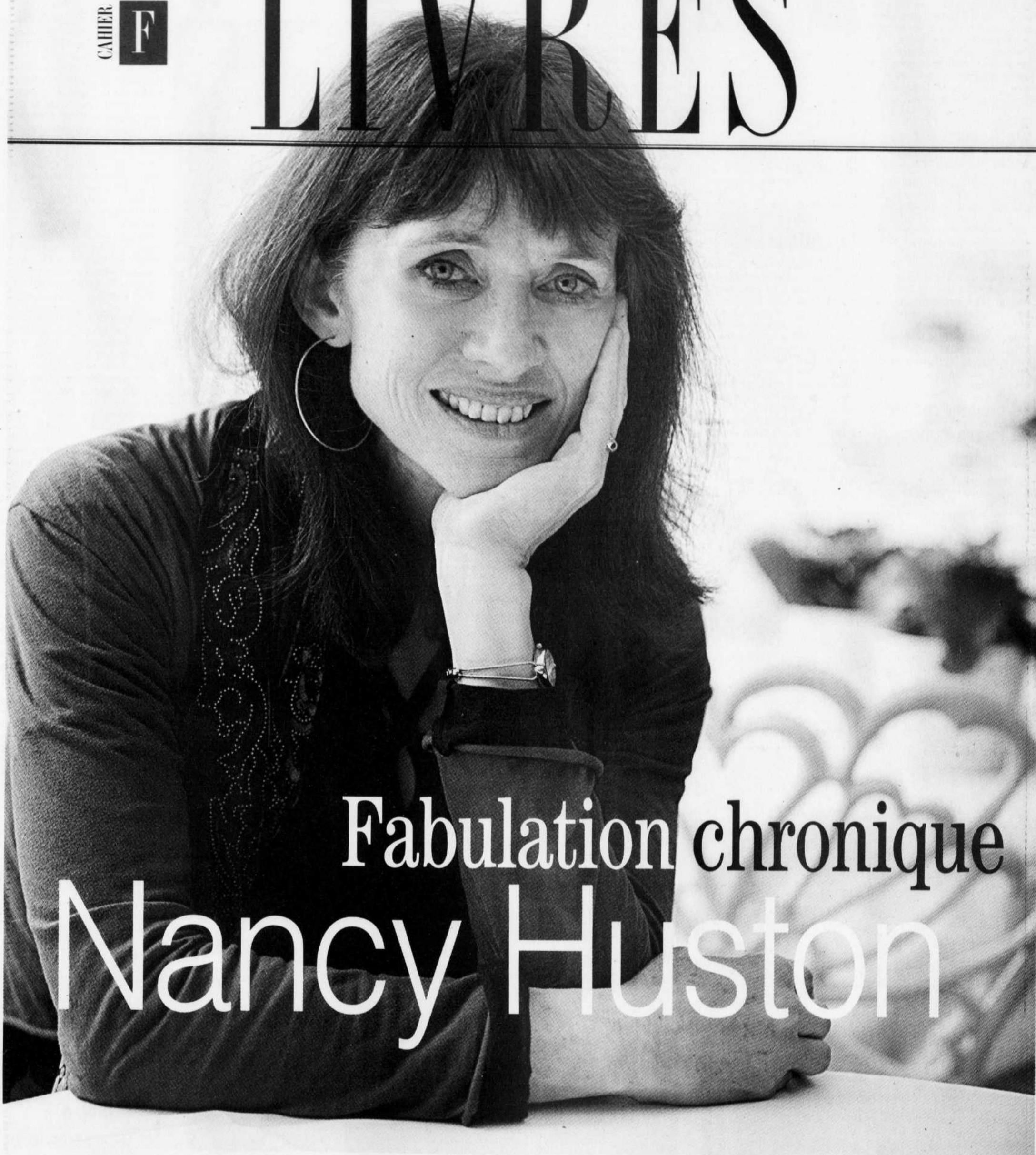
## COLLÉGIENS

Cinq romans québécois  
critiqués par des étudiants

Page F 5

CAHIER  
F

## LIVRES



# Fabulation chronique Nancy Huston

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC LE DEVOIR

CAROLINE MONTPETIT

**S**on identité est multiple. Née au Canada, elle vit en France. D'origine anglophone, elle écrit souvent en français. Nancy Huston a même été baptisée deux fois, une fois dans une église unitarienne, une autre fois dans une église anglicane, suivant le flot mouvant d'une famille en constante transformation. Aussi, plus qu'une autre, la romancière, essayiste et philosophe a-t-elle été rapidement confrontée à la validité de ce qu'on appelle un récit fondateur, à la mise en perspective des grandes fictions qui tissent notre identité: religion, patrie, langue, nom. Bref, à la fragilité de nos repères identitaires.

Dans son plus récent essai, *L'Espèce fabulatrice*, publié chez Actes Sud, elle explore la part de fiction qui sous-tend la vie de chacun de nous, en démonte les rouages pour en arriver à une conclusion aussi inquiétante que lucide: la vie n'a pas de sens, même si les humains s'acharnent, envers et contre tous, à lui en chercher ou à en lui trouver un. La réalité existe, mais tout le reste n'est que fiction.

Le livre prend son envol sur une question lancée par une détenue à Nancy Huston, dans une prison que celle-ci visitait comme romancière.

«À quoi ça sert de raconter des histoires, alors que la réalité est déjà tellement incroyable?», lui avait-elle demandé.

## Deux niveaux de fiction

Eh bien voilà, depuis la nuit des temps, l'être humain ne cesse de se raconter des histoires. Des histoires incroyables, invraisemblables, auxquelles il s'évertue à croire dur comme fer. Des histoires qui le rassurent et le motivent. Des histoires qui le poussent parfois à faire la guerre, parfois à faire l'amour. Des histoires qui lui expliquent la mort et la naissance, dont il a, contrairement aux animaux, une conscience

aigüé qui ne le quitte pas. C'est d'ailleurs pourquoi, écrit Huston, il est obsédé par le sexe qui donne la vie et par la violence qui peut la tuer. Il trouve même le moyen de se croire immortel alors qu'il ne l'est pas.

En entrevue, Nancy Huston raconte qu'elle est entre autres arrivée à cette réflexion à la suite d'une maladie de son père, frappé d'hypermnésie après une intervention chirurgicale, pour qui tout, même les choses les plus nouvelles, avait subitement une impression de déjà-vu.

«Le thème général de la construction de l'identité, c'est quelque chose à quoi je suis sensible, à cause de ma condition d'expatriée. Je me suis toujours demandé quel genre de personne j'aurais été si j'étais restée dans l'ouest du Canada. Tous les expatriés doivent le faire. Il y a ça, il y a eu cette question de la détenue et il y a eu la maladie de mon père, avec ce phénomène d'hypermnésie. J'ai trouvé cela fascinant, incroyable, de voir qu'il était convaincu d'avoir vécu des choses qu'il n'avait pas vécues. Il les avait mis à la place de ses souvenirs comme de vrais souvenirs. Il ne pouvait pas distinguer entre les vrais et les faux souvenirs», dit-elle, le visage habité par de grands yeux clairs, un peu tristes, vraiment belle malgré le passage du temps.

En fait, Nancy Huston distingue au moins deux niveaux de narration, parmi les fictions qui tournent constamment dans la tête des humains. La fiction pure et simple, qui s'affiche comme telle, et l'archétexte, cette fiction qui ne dit pas son nom et qui s'insinue insidieusement chez les hommes et les femmes, sous forme de patriotisme, par exemple.

«Chaque pays raconte, de son histoire comme de toutes les histoires, la version qui l'arrange, et qui le montre sous la lumière la plus flatteuse. Certains faits marquants se-

ront engloutis à jamais dans le silence; d'autres, au contraire, deviendront fictions officielles et seront inlassablement soulignés, commémorés, enseignés. Quelle est la véritable histoire de votre famille, de votre patrie? Vous n'en savez rien, et pour cause. Ce que l'on nous apprend sur la Nation, la lignée, etc., n'est pas du réel mais de la fiction. Les faits ont été soigneusement sélectionnés et agencés pour aboutir à un récit cohérent et édifiant», écrit-elle.

«C'est l'interaction avec l'autre qui petit à petit nous permet de fabriquer un moi»

Nancy Huston prend pour exemple ce jeune homme fictif, John Smith, abruti d'armes de distraction massive», disponibles sur jeu vidéo, qui décide ensuite de s'engager dans l'armée américaine en Irak, pour le salaire, l'héroïsme et le changement d'air, et qui revient au pays les pieds devant, en héros, avant que sa tombe ne soit couverte de médailles et de fleurs.

«C'est ainsi que se termine l'histoire d'un homme éminemment ordinaire, un homme dont l'existence était composée presque exclusivement de fictions, et qui ne le soupçonnait pas le moins du monde», écrit-elle.

Dans l'histoire de l'humanité, jusqu'à tout récemment, ces «arché-textes» n'étaient pas remis en question par les individus, dit-elle. «On disait: le monde est comme cela. Dieu nous a dit cela, et pour les gens, c'était la vérité. Aujourd'hui, à cause de toutes les possibilités que l'on a de voyager, d'aller dans d'autres cultures, nous voyons qu'il y a d'autres manières d'être, que notre façon d'être est une chose qui est relative.» Pour Nancy Huston, la dissolution totale de cette fiction, ou une identité multiple, peut conduire à la folie. Tandis que les «arché-textes» sont biaisés, et souvent dangereux, puisqu'ils se nourrissent de la paranoïa des hommes, en particulier dans les contextes de guerre.

Scientifiquement, on peut expliquer cette pro-

pension de l'être humain à se raconter des histoires par la condition extrêmement vulnérable de sa naissance. Le bébé humain naît prématurément, à cause de la minceur du bassin de sa mère et de la station debout adoptée par l'*Homo sapiens*. Par conséquent, il est beaucoup plus fragile que les rejetons des autres animaux durant les premières années de sa vie. Poussé à la nécessité de vivre en groupe pour assurer la protection de ses enfants, l'être humain a donc fondé des récits qui assurent la cohésion de ce groupe.

«On ne commence pas avec un "je" qui, petit à petit, entre en interaction avec les autres. Le récit judéo-chrétien fait comme si on avait une âme qui était inamovible, qui vivait quelque part ailleurs avant notre naissance et surtout après notre mort, et qui est temporairement incarnée sur terre. [...] Alors que c'est l'interaction avec l'autre qui petit à petit nous permet de fabriquer un moi», dit-elle.

En fait, Nancy Huston situe l'avènement du roman tel qu'on le voit aujourd'hui, en tant que fiction individuelle, très tard dans l'histoire de l'humanité, quelque part à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

«Maintenant, nous estimons normal que chaque personne décide de sa propre destinée et choisisse son chemin dans le vie, mais ce n'était pas du tout la norme pour l'humanité durant des siècles et des siècles», dit-elle.

Cette individualité, elle la présente comme salutaire pour le monde, qu'elle n'espère pas pour autant sauver de sa chute. Et en attendant, elle donne l'envie à tous et chacun de continuer d'écrire son propre roman.

Le Devoir

L'ESPÈCE FABULATRICE

Nancy Huston  
Actes, Sud  
Paris, 2008, 183 pages

LIVRES

BRÈVES

Yves Berger, œuvres complètes

Le directeur littéraire des éditions Grasset avait le bras long. Dans sa longue carrière, Yves Berger régna sur les grands prix européens. Du moins, c'est ce qu'on disait. L'homme était aussi passionné par l'Amérique, une Amérique de son enfance, peuplée de récits épiques et d'aventures sauvages. Grasset reprend sous une même couverture quelques-uns de ses grands livres, dont *Le Sud*, *Le Fou d'Amérique* et *Le Monde après la pluie*. — *Le Devoir*



Yves Berger

*modifie la trajectoire des poissons* (Éditions HMH) au cinéma. Paru à l'automne 2007, le premier roman de Pierre Szalowski relate l'histoire d'un petit garçon de dix ans qui apprend le divorce de ses parents, à la veille de la crise du verglas de 1998. Le livre figure sur la liste préliminaire du Prix des libraires du Québec 2008. Pierre Szalowski a également écrit le scénario du film *Ma fille, mon ange*. — *Le Devoir*

Conférence sur Fleury Mesplet

Le Petit Musée de l'impression propose une conférence sur le premier imprimeur de Montréal, Fleury Mesplet (1734-1794), le jeudi 14 mai à 19h30 au Centre d'histoire de Montréal, 355 Place d'Youville à Montréal. C'est Jacques G. Ruelland, professeur au département d'histoire de l'Université de Montréal, qui présentera la vie et l'œuvre du fondateur du plus vieux périodique d'information de la métropole, *The Gazette*, à l'origine un journal de langue française. L'entrée est gratuite, mais les réservations sont obligatoires: (514) 872-3207. — *Le Devoir*

Le premier roman de Pierre Szalowski au cinéma

Les Productions Équinoxe ont acheté les droits pour adapter *Le froid*

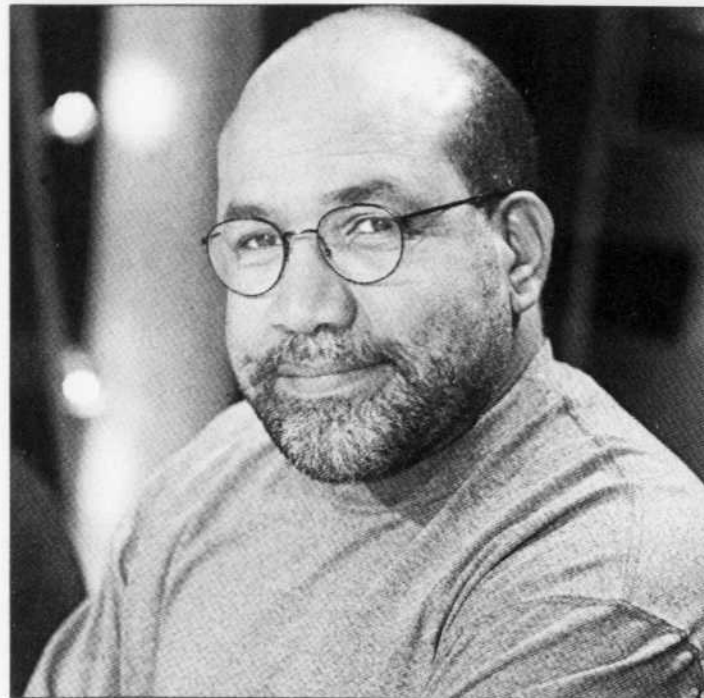
Patrick Chamoiseau, fils de Césaire

Le romancier, qui se déclare indépendantiste, affirme dans un entretien que « nous sommes tous créoles »

LISE GAUVIN

Patrick Chamoiseau, de passage à Montréal à l'invitation du Groupe d'histoire de l'Atlantique française, a retracé, pour un auditoire nombreux et fasciné, les grandes lignes de sa démarche. À propos de Césaire d'abord, puisque l'actualité l'y invitait, il a rappelé une phrase de *l'Éloge de la créolité*: « Nous sommes à jamais fils de Césaire. » Devant une mort aussi considérable, a-t-il avoué, la première réaction est de se taire pour laisser parler les textes. Césaire, a-t-il aussitôt ajouté, « fait partie de mes fondations: « Je me suis très vite rendu compte que ma manière d'écrire, la rhétorique que j'utilise, mon goût de certains mots, mes formulations viennent directement de Césaire parce que, durant toute mon enfance, j'ai été littéralement habité par Césaire. Pendant mon adolescence, alors que je me posais la question de savoir qui j'étais, j'avais trouvé une première naissance chez Césaire. Si l'Éloge a été perçu comme une sorte d'attentat au père, c'est moins le poète qui était contesté que sa politique, une politique non pas assimilatrice, mais pragmatique, sorte de compromis assez loin de ce qu'il faisait en poésie. »

Le romancier, qui se déclare indépendantiste, précise que Césaire a accompli par sa poésie deux choses fort importantes, dont la première est la contestation du contexte colonial qui était alors considéré



MARC LE CHELARD AFP

Pour le romancier antillais Patrick Chamoiseau, Césaire est « d'abord un immense poète, qui s'est battu pour la décolonisation en mettant à son service ce que la poésie avait de plus élevé ».

comme bénéfique pour tous, car il s'agissait d'apporter la culture et les valeurs de la civilisation aux peuples réputés barbares. Dans les années 20 et 30, l'Afrique était considérée comme un lieu sans civilisation et

sans culture, un espace de barbarie. Comme tous les colonisés, « nous avions intériorisé le discours et la vision du vainqueur », précise-t-il en évoquant Fanon.

Césaire, avec Senghor et Damas, a également contribué à la réhabilitation de l'homme noir. L'esclavage de type américain était une forme qu'on n'avait jamais connue auparavant. L'esclavage tel qu'il existait antérieurement plongeait l'individu dans une sorte de statut particulier, un statut juridique dont on pouvait sortir. On pouvait conserver d'une certaine manière son humanité. Alors que ce qui s'est produit dans le contexte de l'esclavage américain, c'était absolument inimaginable. « C'était une négation de l'humain de manière ontologique: c'était dans la nature du nègre qu'était inscrite sa non-humanité. La traite se fait en plein siècle des lumières et, malgré tout, on commence à traiter des millions de personnes comme des bêtes sauvages. Ce n'était pas un statut juridique, mais une damnation liée à la couleur de la peau. C'est pourquoi cela a été absolument magnifique lorsque le grand cri de la négritude a paru et que tous ces descendants d'Africains ont récupéré la fierté d'être simplement des êtres humains. »

On ne peut toutefois réduire la poésie de Césaire à son contexte historique. Pour Chamoiseau, Césaire est « d'abord un immense poète, qui s'est battu pour la décolonisation en mettant à son service ce que la poésie avait de plus élevé. Un poète d'une lucidité extraordinaire plongé dans des conditions extrêmes, dans un petit

pays colonial, et qui arrive à déployer une ampleur poétique, une transmutation de la langue et une lucidité inouïe. Alors que le Cahier est une sorte de prophétie claironnante, *Moi, Lamine* est du côté de l'amertume, mais aussi de l'espoir. Je me suis toujours dit que Césaire était un grand poète tragique, pris dans un impossible largement constitué par ce paradoxe assez particulier qui fait que, pour des millions d'Africains, il a représenté le chantre de l'indépendance et de la liberté alors que pour nous, d'une certaine manière, il était l'outil de l'assimilation politique. Puisque la Martinique est, encore aujourd'hui, une nation naturelle, une nation sans État, dans une situation d'irresponsabilité. Mais il a réussi à se mettre du côté de la beauté, ce qui lui a permis d'acquiescer une sorte d'autorité intérieure et d'autorité tout court sur les choses du réel. »

Réhabiliter l'homme noir

En quoi *l'Éloge de la créolité* a-t-il paru nécessaire en 1988, au moment de sa rédaction, et comment le manifeste se distingue-t-il de la pensée césairienne? « Lorsque j'ai eu l'idée d'écrire ce texte et que je l'ai proposé à Raphaël Confiant et à Jean Bernabé, poursuit l'écrivain, j'ai voulu rendre hommage à Édouard Glissant. Je voulais dire aux Martiniquais ce qui était important pour libérer leur créativité. Nous avons fait l'inventaire de ce qui nous appartenait. Nous n'avons exclu personne. À l'époque où Césaire prend la parole, il faut réhabiliter l'homme noir. Mais la négritude a conduit à une sorte de simplification négriste. Lorsque Glissant prend la parole, il dit que l'Afrique est fondamentale, mais il ajoute que la composante africaine est partie en dérive avec tous les éléments des plantations américaines pour produire quelque chose de nouveau. Toutes les Amériques sont aujourd'hui le produit de la créolisation, soit la conjonction massive et accélérée de plusieurs peuples et de plusieurs visions du monde. Mais ce principe de créolisation générale a eu des émergences singulières qui sont les créolités. La créolité martiniquaise n'est pas la créolité cubaine, ni celle du sud des États-Unis, ni la vôtre. On nous a accusés de créer une nouvelle fixité identitaire alors que ce n'est pas du tout le cas. L'américanité est un ensemble de créolités singulières qu'il faudrait examiner de plus près, de façon à pouvoir établir une anthropologie de la créolisation. »

Et Chamoiseau d'associer le public, durant près de deux heures, à son interrogation sur l'identité, insistait sur la nécessité de confronter l'imaginaire individuel avec ce qu'il désigne, après Glissant, comme la Totalité-monde.

Collaboratrice du Devoir.

Rencontres avec les auteurs  
Lectures publiques  
Interviews, ateliers, animations  
Découvertes gourmandes  
Visites guidées du village  
Spectacles en soirée

*Cu plaisir de nous recevoir*  
Paul Orlé

**Saint-Antoine-de-Tilly**  
(20 minutes de Québec)  
17 et 18 mai 2008, dès 13h

www.ecritsdelombre.com  
18 sites intérieurs, extérieurs

Hydro Québec  
BERGERON  
Arrivé gourmand

Abonnez-vous et économisez jusqu'à 45% du prix en kiosque!

N° 220  
Mai-Juin 2008  
maintenant en kiosque

**Spirale**  
ARTS LETTRES SCIENCES HUMAINES

**Jacques Rancière : le dissensus à l'œuvre**  
C'est par un heureux hasard que la parution du présent dossier — essentiellement dédié aux ouvrages récents ou récemment réédités que Jacques Rancière a consacrés à une pluralité de domaines (politique, histoire sociale, littérature, arts, cinéma) — coïncide avec l'anniversaire d'un événement politique déterminant dans le parcours du philosophe: Mai 68. Il nous paraît important de rappeler, avec Martin Jalbort, qui dirige ce dossier, que l'œuvre de Jacques Rancière, « contre la sagesse désabusée et la maturité désenchantée », reste « guidée, depuis plus de trente ans, par le souci de "préserver la puissance de l'égalité" et de "prolonger la spirale de l'émancipation" ».

ÉGALEMENT DANS CE NUMÉRO :

- Un entretien de Sylvano Santini avec le coréalisateur de *L'âge de passion*, ANDRÉ MELANÇON.
- Un superbe portfolio consacré à JEAN-JULES SOUCY.

Lancement/Table ronde  
**68, c'est fini ?**  
Avec Véronique DASSAS, Martin JALBERT, Donald CUCCIOLETTA, animée par Jean Claude RAVET.  
Le jeudi 15 mai, 19h00  
à la librairie Olivieri (5219, Côte-des-Neiges)  
Consultez notre site et découvrez Radio Spirale!  
www.spiralemagazine.com  
Pour abonnements et informations : 514 934-5461 • spiralemagazine@yahoo.com

LOUISE GAREAU a été une « objectrice de conscience ». Toute sa vie, elle a témoigné un attachement sans limites à ses principes et à ses valeurs : la justice, la dignité et la responsabilité.

**Louise Gareau**  
infirmière de combats  
Entretiens de Bernard Roy avec Louise Gareau

*« Elle savait tout le sang et toutes les douleurs »*

**Louise Gareau, infirmière de combats**  
« Elle savait tout le sang et toutes les douleurs »

ISBN : 978-2-7637-8663-6  
156 pages • 20 \$

EN VENTE EN LIBRAIRIE • DIFFUSION PROLOGUE  
LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL  
www.pulaval.com

Collection INFIRMIÈRES, COMMUNAUTÉS, SOCIÉTÉS

Romain Gary (Émile Ajar)  
**La vie derrière soi**

Les livres qui ne circulent pas meurent.

**L'ÉCHANGE**  
707 ET 713 MONT-ROYAL EST  
©MONT-ROYAL, 514-523-6389

Le Centre des auteurs dramatiques et Bibliothèque et Archives nationales du Québec vous invitent à assister à la soirée-spectacle

**Théâtre à lire**

Le dramaturge Jean Marc Dalpé dépeint son travail de création avec des comédiens livrant des extraits de ses pièces.

Comédiens : Monique Spaziani et David Boutin  
Metteur en scène : Philippe Lambert  
Intervention musicale : Aymar

À L'AUDITORIUM  
de la Grande Bibliothèque le mercredi 14 mai à 19 h 30  
ENTRÉE LIBRE

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal  
Berri-UQAM  
514 873-1100 ou 1 800 363-9028  
www.cead.qc.ca  
www.banq.qc.ca

Bibliothèque et Archives nationales  
Québec

## LITTÉRATURE

## De la dentelle



Danielle Laurin

Il y a des livres comme ça. De tout petits livres, qui pourraient passer inaperçus. Et qui sont de petits bijoux. Qu'est-ce qui fait qu'on s'y arrête? Qu'est-ce qui nous accroche tout à coup?

Ça varie. Dans le cas de celui-ci, deux choses. Le titre, d'abord. Bêtement. *Vingt-quatre mille baisers*: c'est un pur délice, avouez. Bon, c'est le titre d'une chanson, d'accord.

Une chanson populaire, interprétée dans les années 1960 par Dalida, Johnny Hallyday. Et dont la version originale a été écrite en italien. Ça tombe bien, l'auteur du livre est d'origine italienne.

Françoise de Luca, c'est son nom. Née en Italie, oui, mais très tôt installée en France, où elle a passé la majeure partie de sa vie. Études en journalisme à Strasbourg, maîtrise en littérature à Reims. Puis, en 2000, arrivée à Montréal, où elle vit depuis.

Françoise de Luca: en apercevant ce nom sur le petit livre à couverture verte qui vient de paraître aux Éditions du Marchand de feuilles, un deuxième déclic adient. Pour ne pas dire qu'il s'agit du premier. Chez certains, du moins.

Oui, c'est bien elle. C'est bien l'auteure de *Pascale*, paru il y a cinq ans, finaliste au prix Anne-Hébert et au Prix des libraires du Québec. Un premier roman fasci-

nant, extrêmement touchant. Un roman à saveur autobiographique, mais qui allait bien au-delà du simple témoignage, qui révélait un vrai talent d'écrivain.

*Pascale*: une histoire d'amitié entre deux filles. Qui commence à l'adolescence et se poursuit jusque dans la vie adulte. Avec ses clin d'œil complices, ses fous rires, ses confidences. Avec ses frustrations aussi, ses trahisons, ses ruptures à répétition, suivies de réconciliations.

Beaucoup de tendresse dans *Pascale*, écrit comme une lettre à l'amie aujourd'hui décédée. Pas de complaisance, cependant. Pas d'enflure, non plus. Quelques redondances, tout au plus. Des phrases courtes, limpides surtout. Un livre construit, mûri. Un livre fort, oui.

Et voici *Vingt-quatre mille baisers*. À l'écriture encore plus ramassée, tassée, raffinée. Quelle élégance dans la plume, quelle densité, quelle économie. Et quelle profondeur du regard.

Plusieurs références autobiographiques, encore une fois. Mais dispersées à travers plusieurs récits. Neuf nouvelles en tout. Qui se lisent indépendamment les unes des autres mais qui ensemble forment ce qu'on pourrait appeler le bilan d'une vie.

Bilan affectif, disons. Bilan plein de trous, de manques. De blessures. Mais aussi de moments heureux, intensément vécus. Du genre de ceux qu'on croyait à jamais perdus et qui remontent à la surface soudain, nous étreignent, nous réconcilient avec la vie, avec les autres, avec nous-mêmes.

Ça commence dans l'enfance, en France. Ça commence ainsi: «Au début, le monde avait deux langues: celle qu'on parlait à la maison, celle qu'on apprenait à l'école, une langue pour l'intérieur, une langue pour l'extérieur, l'italien et le français, et la petite fille trouvait que le monde était bien fait.»

Ça commence dans la cuisine familiale. Il y a le père, la mère, le frère et la petite. C'est dimanche, ils écou-

tent des chansons, en italien. Dont celle-ci, qui revient en boucle: *24 Mila Baci*. Vingt-quatre mille baisers, oui.

De son Italie natale, la petite ne connaît pas grand-chose, ne se souvient à peu près de rien. Ce qu'elle sait: «Ils étaient entrés dans un train, ils étaient partis pour toujours. Ils avaient emporté avec eux la langue des pins et des châtaigniers, et elle serait leur rempart contre la solitude. Car ils étaient seuls. Ils étaient différents et ils étaient seuls.»

Pas de véritable contact avec les voisins, pas de visites familiales. Mais, tant que le père est là, ça va: «Le monde était à sa place, et l'italien était la langue de l'amour, la langue du bonheur sans questions.»

Sauf que, voilà, un jour le père s'en va. Finis les dimanches en famille, finie *24 Mila Baci*. «Le monde a cessé de chanter. La petite fille s'est retrouvée muette, sans mots où s'appuyer.» La langue du père devient pour elle déchirure, devient «la langue absente du père absent.»

La petite en mettra, du temps, à se réconcilier avec sa langue, avec son père, avec son passé. Et puis: «Elle saura que ce passé n'est pas mort: il chante encore. Il chante les mots doux et rugueux d'une langue intime, la langue de l'intérieur, repoussée mais jamais oubliée, une langue qui est toujours la sienne.»

En soi, ce petit texte d'une dizaine de pages est une pièce d'anthologie. Ce n'est qu'un début. La deuxième nouvelle, *Premier amour*, est tout aussi réussie.

*Premier amour*, vécu à rebours. Deux femmes, une Blanche et une Noire, se croisent dans la rue, elles se sont perdues de vue depuis vingt ans. Commence alors, pour l'une, la plongée en apnée.

Plongée dans le passé: «À dix-huit ans, elles s'étaient aimées. Du moins l'une — la jeune femme blanche — avait aimé l'autre. La réciproque n'était pas si sûre. Elle l'avait aimée d'une seule enjambée, comme on le fait quand c'est la première fois.»

Suit la chronologie de leur relation, jusqu'à la rupture, la blessure. Mais demeure, encore aujourd'hui, cette impression: «Le premier amour, ce n'est pas juste un amour, c'est l'éternité.»

Il y aura d'autres amours, d'autres ruptures, d'autres blessures. Il y aura cette peur de s'abandonner qui persistera. Il y aura la littérature, aussi, l'appel des mots, les livres comme miroir, comme échappatoire, comme autre possible.

Il y aura René Char, à qui Françoise de Luca consacre une nouvelle. Et puis Marguerite Duras, sur les traces de qui elle marchera jusqu'au Vietnam, pour finalement constater que, devant la réalité, la littérature ne fait pas le poids: «La littérature cédait devant la réalité, la misère, l'avenir clos.»

Il y aura la mort de la mère. À l'hôpital. Et sa fille, à son chevet. Qui fait le guet. Qui remonte dans ses souvenirs. Revient dans la cuisine de son enfance. Alors qu'elle lisait, tranquille, avec près d'elle la mère active, occupée, protectrice.

La scène ressemble à ceci: «Elle aime que tu lises près d'elle, si petite, si calme. Tu aimes qu'elle ne te dérange pas. C'est d'elle et de toi, le souvenir que tu préfères.»

Cette nouvelle a pour titre *Jours comptés*, et c'est, de Françoise de Luca, celle que je préfère, je crois. À cause de sa douceur. Et de la peine immense qu'il y a en dessous. C'est la dernière nouvelle du livre. C'est de la dentelle, vraiment.

Collaboratrice du Devoir

VINGT-QUATRE MILLE BAISERS

Françoise de Luca  
Marchand de feuilles  
Montréal, 2008, 104 pages

## Fresque romanesque

SUZANNE GIGUÈRE

«En tournant à gauche, en haut du grand escalier central du Kunstmuseum de Bâle, le regard du visiteur tombe directement sur "Le Jugement de Paris". Les personnages, presque grandeur nature, sont si vivants qu'ils semblent vouloir se détacher de la toile pour venir nous parler.» En levant le voile sur la vie du peintre bernois Niklaus Manuel, dit «Deutsch», et de sa toile la plus célèbre, *Le Jugement de Paris*, Hans-Jürgen Greif tire un récit dans lequel se retrouvent, associées aux figures mythologiques de Junon, Minerve et Vénus, l'épouse inquiète du peintre, sa belle-sœur érudite et une courtisane d'une exquise beauté qu'il immortalisera en Vénus.

Ces trois visages de la féminité contribuent à raconter l'histoire prenante d'un artiste de la Renaissance plongé dans la tourmente politique et morale de son époque, marquée par la montée des idées du théologien et réformateur allemand Martin Luther, lesquelles, nous le savons aujourd'hui, allaient provoquer le plus grave schisme de l'Église et mener, après le sac de Rome (1527) et quelque deux siècles plus tard, à la perte définitive du pouvoir de l'Église comme puissance séculière.

Temps mouvementés

En épousant Katharina, la fille d'un notable influent, le jeune Niklaus Emmanuel Alleman accède à la société bourgeoise de Berne. Mais son beau-père accepte mal de

donner sa fille à ce petit-fils d'immigrant italien, qui en plus n'a pas de vrai métier: il est peintre. Pour atténuer la méfiance de ses beaux-parents et de la société, il fait disparaître ses origines. En germanisant son nom, «Deutsch», il acquiert une nouvelle identité.

Quand le roman commence, Niklaus Manuel se prépare à peindre *Le Jugement de Paris*, héros du cycle troyen à qui apparaissent Junon, Minerve et Vénus, réunies par Mercure pour décider à laquelle revient la pomme d'or destinée par les dieux à la plus belle... Dans l'élaboration du tableau, le peintre se laisse guider par sa belle-sœur Sophia, qui l'invite à moderniser le mythe du prince troyen qui a semé la destruction au-delà de sa propre mort. Niklaus met en scène Paris dans une attitude (échange de regards avec Vénus) unique parmi les quatre cents traitements répertoriés du sujet en peinture.

C'est encore grâce aux enseignements de Sophia que le peintre prend conscience du rôle de l'artiste en ces temps incertains: «Il faut faire réfléchir ceux qui regardent les tableaux.» Influencé par la Réforme qui embrasera bientôt l'Europe entière, Niklaus Manuel adhère aux thèses du moine hérétique allemand. Le voici en discussion avec un libraire qui prédit un bouleversement imminent de l'ordre social. «Le peuple commence à savoir lire, il ne prend plus des vessies pour des lanternes. Il a été tenu pendant si longtemps dans l'ignorance que ce

sera une explosion quand il se réveillera. Partout dans l'Empire, les paysans commencent à se révolter parce qu'ils n'ont plus rien à perdre [...] Il y aura de grands changements, les princes comme l'Église n'ont qu'à bien se tenir.»

À la fin de sa vie, devenu haut fonctionnaire et écrivain, parfaitement intégré à la société bernoise, Niklaus se souviendra avec émotion de son père, qui lui a légué la volonté de se créer une place dans la société bernoise. Cette dernière a fini par accepter ce «Walch», cet étranger, comme un des siens.

Monde de sensations

En s'attachant à l'évolution de Niklaus Manuel dans son temps, Hans-Jürgen Greif restitue dans un récit sinuex fascinant la vie politique, religieuse et artistique en ce début de XVI<sup>e</sup> siècle dans les cantons germanophones de la Confédération. Le souffle d'un véritable écrivain gonfle les pages de ce roman. On est estomaqué par les descriptions évocatrices et la précision des détails qui donnent un re-

lief saisissant aux lieux, à l'époque, à la peinture, aux personnages et aux sentiments.

Les descriptions ne s'arrêtent pas en surface. L'auteur s'appuie sur une connaissance approfondie des cultures, de l'histoire de la peinture et de l'Histoire. Il restitue les caractères si subtils des hommes et des villes. Rien ne manque dans ce monde de sensations, pas même les odeurs. Jusqu'à son qui envahit l'espace. Tournez une page, et vous voici aux côtés du peintre, sous les arcades de la place publique de Berne en pleine effervescence. «Cela martelait, limait, frappait, peignurait, jacassait dans la fumée âcre dégagée par les gargotes où l'on grillait de la viande, faisait cuire des beignets.»

Après *Orfeo*, qui s'appuyait sur une extraordinaire connaissance de l'art lyrique, *Le Jugement de Paris* explore l'univers de la peinture au temps de la Renaissance. Hans-Jürgen Greif nous fait découvrir les différentes techniques de peinture (*al fresco*, maigre ou grasse, *a tempera*, à l'huile), le monde complexe des pigments, le marché de l'art et la vie

des artistes au nord des Alpes au moment où leur métier était fortement menacé par la disparition, dans les pays réformés, de leur principal employeur, l'Église catholique.

*Le Jugement de Paris* séduit encore par la limpidité du style, l'acuité du regard et cette manière qu'a le romancier de se laisser traverser par l'apreté d'une époque en procurant au lecteur l'agrément d'un récit savant et raffiné.

Né en Allemagne, Hans-Jürgen Greif vit à Québec depuis plus de 30 ans. Si sa langue première est l'allemand, c'est en français qu'il écrit. Mis en nomination au Prix du Gou-

verneur général pour *L'Autre Pandore* (Leméac, 1990), il a fait paraître un recueil de nouvelles, *Solistes*, et deux romans à l'Instant même (*Orfeo*, Prix littéraire du Salon international du livre de Québec, et *La Bonbonnière*, en collaboration avec Guy Boivin. *Le Jugement de Paris* est sa cinquième œuvre de fiction.

Collaboratrice du Devoir

LE JUGEMENT DE PARIS

Hans-Jürgen Greif  
L'Instant même  
Québec, 2008, 246 pages

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

## PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 29 avril au 5 mai 2008

## ROMAN

1	GIN TONIC ET CONCOMBRE Rafaela Germain (Libre Expression)
2	LA CONSOLANTE Anna Gavaldà (Dilettante)
3	JE REVIENTS TE CHERCHER Guillaume Musso (JCL)
4	DOCTEURE IRMA T. 2 : L'INDOMPTABLE Pauline Gill (Québec Amérique)
5	A.N.G.E. T. 4 : SICARRUS Anne Robillard (Michel Brûlé)
6	MILLÉNIUM T. 1, 2 ET 3 Stieg Larsson (Actes Sud)
7	LES YEUX JAUNES DES CROCODILES Katherine Pancol (Libre de Poche)
8	LE RASOIR D'OCKHAM Henri Lavenbruck (Flammarion)
9	MÉMOIRES D'UN QUARTIER T. 1 L. Tremblay-D'Essiembre (Guy Saint-Jean)
10	LES CHRONIQUES D'UNE MÈRE INDIGNE Caroline Allard (Septentrion)

## OUVRAGE GÉNÉRAL

1	JE N'AURAI PAS LE TEMPS Hubert Reeves (Seuil)
2	LA VIE APRÈS LA MORT T. 2 France Gauthier (La Semaine)
3	NOUS ÉTIONS INVINCIBLES Denis Morisset (JCL)
4	NOS CHÈRES AMIES... Denise Bombardier (Albin Michel)
5	NOUVELLE TERRE Eckhart Tolle (Ariane)
6	LE SECRET Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
7	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT Eckhart Tolle (Ariane)
8	HORMONES AU FÉMININ Sylvie Demers (De l'Homme)
9	SURVIVRE À L'INNOUABLE ET... Pierre-Hugues Boisvert (De l'Homme)
10	CLÉ POUR VIVRE SELON LA LOI DE... Jack Canfield / D. D. Watkins (ADA)

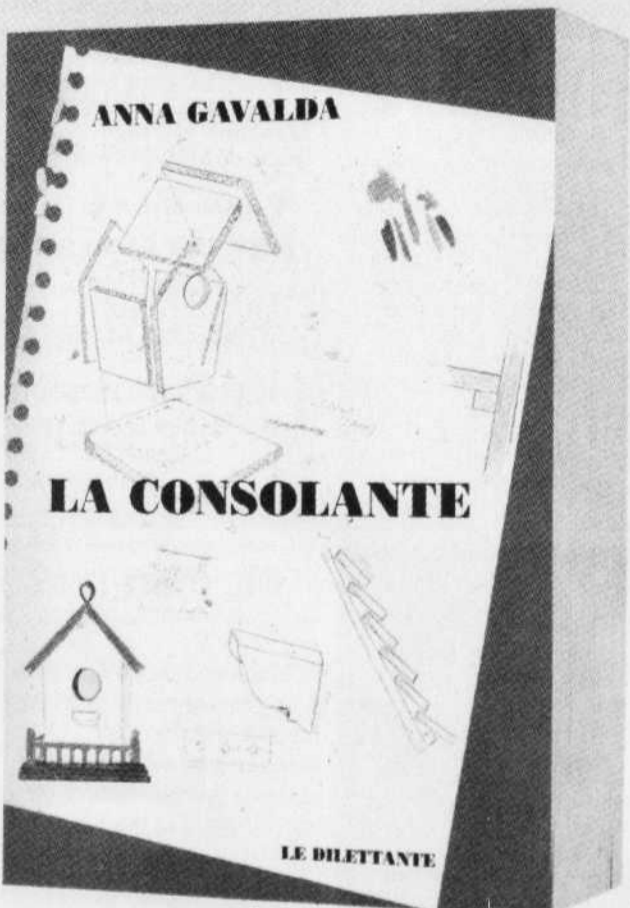
## JEUNESSE

1	NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)
2	LEONIS T. 11 : LE TEMPLE DES... Mario Francis (Intouchables)
3	LA FILLETTE DISPARUE Dotti Enderle (ADA)
4	OH NON! OVNI T. 1 Linda Joy Singleton (ADA)
5	LES MONDES DE LA MAGIE DU... T. 1 John Peel (ADA)
6	TUNNELS T. 1 Roderick Gordon (Michel Lafont)
7	LES NOMBRES T. 3 : LES LIENS DE... Maryse Dubuc / Delaf (Dupuis)
8	TÉA STILTON T. 3 : LA CITÉ SECRÈTE Téa Stilton (Albin Michel)
9	CHRONIQUES DE SPIDERWICK T. 1 Tony Di Terlizzi (Héritage)
10	LE TALISMAN DE NERVAL T. 2 Hervé Gagnon (Hurtubise HMH)

## ANGLOPHONE

1	A NEW EARTH Eckhart Tolle (New American Library)
2	EAT, PRAY, LOVE Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
3	SIMPLE GENIUS David Bakdaci (Vision)
4	THE ROAD Cormac McCarthy (Vintage)
5	THE OVERLOOK Michael Connelly (Vision)
6	REMEMBER ME? Sophie Kinsella (Bantam Dell)
7	THIS IS YOUR BRAIN ON MUSIC Daniel J. Levitin (Plume)
8	THE CHILDREN OF HÉRIN J.R.R. Tolkien (Harper Collins)
9	THE LAST LECTURE R. Pausch / J. Zaslav (Hyperion)
10	ATONEMENT Ian McEwan (Seal)

PAR L'AUTEUR DU BEST-SELLER  
Ensemble, c'est tout



«Un beau roman qui me réconcilie avec la vie. [...] J'ai l'impression qu'Anna Gavaldà m'a prise dans ses bras.»  
Sylvie Lauzon – Rock Détente

«Anna Gavaldà est une résistante de l'humanité. On est emporté par cette voix!»  
Jean Fugère – SRC

«Surtout, il y a les personnages. À commencer par les deux consolantes, plus grandes que nature, mais auxquelles on croit, auxquelles on veut croire, absolument.»  
Danielle Laurin – SRC

«Un sens aigu de la description et des formules qui font mouche.»  
Christine Dumazet – ICI

CAROLINE ALLARD  
OBTIENT LA FAVEUR DU PUBLIC

Les éditions  
Ldu Septentrion  
félicitent Caroline  
Allard récipiendaire  
du très convoité  
Grand Prix littéraire  
Archambault pour  
ses chronopiles  
*Chroniques d'une  
mère indigne*.

246 PAGES, 15,00\$, ISBN 978-2-89448-491-3

SEPTENTRION.QC.CA  
Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres

LIBRAIRIE  
BONHEUR D'OCCASION  
Livres d'occasion de qualité

NOUVEL ARRIVAGE  
Félix Leclerc: Le fou de l'île

— Les 22 reproductions de tableaux, ainsi que les 16 dessins, sont l'œuvre inédite des peintres: Gilles Archambault, Yolande Bernier, Ghislain Caron, Pierre Leduc et Ghislain Lefebvre

— Cette édition de grand luxe, tirée à 115 exemplaires est accompagnée d'une reproduction grand format de cinq tableaux signés et numérotés par les artistes.

— La reliure, pleine peau, et le coffret sont l'œuvre de Pierre Poussier. Éditions Fides, 1989.

Pour plus d'information :  
514-522-8848 1-888-522-8848  
bonheuroccasion@bellnet.ca  
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,  
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

carte-cadeau



Du plaisir  
à la carte

## LITTÉRATURE

## Le beau Danube noir

Il y a une manière Furst, qui privilégie la désinvolture et l'intelligence au détriment de l'intrigue



Louis Hamelin

« **E**n 1939, alors que l'Europe levait ses armées, les services secrets britanniques monterent des opérations destinées à empêcher le transport du pétrole roumain vers l'Allemagne. Ils échouèrent. À l'automne 1940, ils firent une nouvelle tentative. »

J'aime la sèche concision de cette note liminaire qui sert à introduire le dernier roman de monsieur Alan Furst paru en français. Sans elle, il faudrait attendre la page 89 pour seulement commencer à comprendre ce que le livre raconte. Parce que si vous êtes recruté comme espion et agent spécial (disons par un réseau de résistance opposé aux plans européens des nazis, actif dans les Balkans et lié aux services secrets britanniques), il y a de fortes chances pour qu'on ne vous demande pas de remplir un formulaire. Les choses se passent en général autrement. Exemple: vous faites route vers Istanbul à bord d'un cargo bulgare et une femme nue sous son manteau de zibeline, vers minuit, vient frapper trois petits coups à la porte de votre cabine. Vous la reverrez à Istanbul, où elle vous convie à un « verre entre amis » au yacht club. Rien que des gens bien sous tous rapports: Della Corvo, aristocrate (« vous pouvez m'appeler Cosimo »), un sculpteur polonais, une comtesse russe, un magnat belge du savon, un marchand de bois ukrainien, l'héritière des charbonnages tchèques, l'épouse du Lion de la Bourse. Le beau monde de la drôle de guerre en

son exil byzantin. Au dîner intime qui suit, vous retrouvez assis devant un type qui se fait appeler Bastien et qui, mine de rien, vous examine pendant tout le repas avant de vous refiler sa carte de visite. Quand vous serez prêt... L'entrevue aura lieu dans un bordel d'Izmir. Je ne prétends pas qu'il existe un lien de causalité directe entre le manteau de zibeline et les lupanars de l'ancienne Smyrne, je constate simplement que le hasard accomplit des choses étonnantes.

Certains écrivains investissent des époques au point de finir par y être associés, en devenant, historiquement, comme les cocréateurs: Balzac et la Restauration, Zola et le Second Empire. Furst est né à New York en 1941, au moment même où le monde basculait. Un des plaisirs que permet l'Histoire est de jouer au gérant d'estrade a posteriori. Juste essayer d'imaginer ce qui se serait produit si le Japon, au lieu de devenir le taon qui irait piquer le géant américain à Pearl Harbor, avait attaqué l'URSS par la Sibirie orientale au moment où les chars teutons se pointaient à 30 kilomètres de Moscou. Les ambitions nippones dans le Pacifique en ont décidé autrement, mais le moins qu'on puisse dire est que Hitler n'a jamais reçu de ses alliés de l'Axe le moindre coup de pouce. Au sud, Mussolini le met au contraire dans le pétrin en attaquant l'Albanie et la Grèce. C'est écrit dans le ciel: les tanks allemands vont devoir rouler jusqu'à la Méditerranée pour régler quelques problèmes, et les pays des Balkans, se brancher. C'est ici qu'intervient Allan Furst et son comte Polanyi, alias Bastien pour les besoins de la cause, de vieille noblesse magyare.

Dans *Le Royaume des ombres*, on voyait la Hongrie branler dans la manche, on assistait aux premiers pas de l'Ogre en Tchécoslovaquie. Cette fois, Furst nous entraîne dans la guerre commencée. La Roumanie s'apprête à basculer dans le camp nazi, les Croates aussi, tandis que les Serbes ne veulent rien savoir: il faudra leur passer sur le corps. Mais rien n'est simple dans les Balkans, et sans la solide documentation convoquée par

l'auteur, aurais-je pu savoir que la Roumanie de 1940 fut la proie d'un début de guerre civile opposant les légionnaires de la Garde de Fer, plus fascistes encore que les nazis (!), aux troupes régulières fidèles au maréchal Antonescu, que Hitler choisit de soutenir? Les comtesses roumaines ne vous confient pas toujours ce genre de détails sur l'oreiller. Et l'idée d'un Führer épris de réalisme politique est certainement inattendue.

## Le pétrole, déjà

Cette mitteleuropa forme un théâtre d'opération où nations et intérêts sont étroitement imbriqués, une zone de perpétuel clair-obscur, aux antipodes de l'aveuglante clarté de la grande steppe et de la croisade contre le bolchevisme. Autrement dit, un terrain idéal pour les subtiles réalités du monde du renseignement, mais aussi pour la plume d'Alan Furst, qui se moule dans cet univers en demi-tons comme dans son élément même: atmosphère crépusculaire, économie de mots, idéalisme désabusé et parfaite maîtrise de la technique du sous-entendu. Il y a une manière Furst, qui privilégie la désinvolture et l'intelligence au détriment de l'intrigue. C'est l'anti-page turner, dont chaque page ne semble écrite que pour arriver plus vite à la suivante. Et pourtant, on ne lâche pas ses livres facilement.

Il n'est peut-être pas inintéressant de rapprocher le héros de ce livre, qui habite Paris sous l'Occupation, de ceux de l'existentialisme. Serebin choisit d'embrasser la lutte avec le sentiment d'évidence et la détermination résignée du docteur Rieux de *La Peste*, mais il la mène avec le détachement presque nonchalant, voire l'indifférence, d'un Meursault. Revenu de tout, donc, sourire cynique en coin. Un autre trait qui tend à nous l'attacher est son curriculum vitae, proche de celui d'Isaac Babel, cet écrivain russe qui a chanté les merveilles de la Révolution et joué un moment à figurer parmi les auteurs-caniches favoris de Staline avant de logiquement être livré aux bourreaux. Serebin, lui, à l'époque de la terrible purge de 1938, a été ramassé par deux sbires et emme-

né au Kremlin à minuit pour y recevoir les félicitations de l'Homme de Fer, manger du hareng et boire du champagne, puis regarder un film de Laurel et Hardy en compagnie du Petit-Père-des-Peuples-et-Premier-Poète-de-la-Nation, de ce fou sanguinaire de Beria et du général Poskrebychev, dont le romancier nous assure qu'il était encore pire que Beria. Serebin a compris que l'étape suivante était la balle dans la nuque et a eu la sagesse de ne pas s'attarder en Russie.

Donc, le pétrole. Déjà à l'époque... Lorsque les divisions germaniques ont enfoncé les Français au cours de leur promenade en rase campagne de l'été 1940, les panzers de Guderian et compagnie devaient parfois s'arrêter et rester en plan plusieurs heures, faute de carburant. Les blonds tankistes en profitaient pour machonner des brins d'herbe et scruter l'horizon: pas d'armée française en vue, que des lapins. Et le sang de la victoire, jolie périphrase qui permet d'accorder un repos bien mérité à celle, un peu usée, d'or noir, coulait des champs pétrolifères de la Roumanie vers le cœur de l'Allemagne, en remontant le Danube, ce qui donna une idée ou deux aux Anglais.

Quelle belle époque que celle où, les oléoducs étant rares, le pétrole devait être acheminé vers le Reich dans des péniches (j'entends un son d'accordéon, le batelier joue *Le Beau Danube bleu* pendant que sa rombière tout en jupes se dandine sur le pont au rythme de la valse), une époque où un écrivain, entre deux livres, pouvait risquer sa peau dans les Portes de Fer roumaines. J'ai hâte de voir où Alan Furst va nous emmener la prochaine fois.

hamelinlo@sympatico.ca

## LE SANG DE LA VICTOIRE

Alan Furst

Traduit de l'anglais par Jean Esch  
Éditions de l'Olivier  
Paris, 2008, 302 pages

## LITTÉRATURE FRANÇAISE

## À corps perdus

GUYLAINE MASSOUTRE

Spécialiste du XVIII<sup>e</sup> siècle, philosophe-chercheuse au CNRS, essayiste et romancière, dramaturge à ses heures, Chantal Thomas s'est donné Sade, Casanova, Don Juan, Marie-Antoinette et Thomas Bernhard pour compagnons d'écriture. L'auteure des *Adieux à la reine* (2002) a puisé dans les livres ce qui, sous sa signature, multiplie sa personnalité. Intime et primesautière, elle se démasque sous le nom de Lisa, disciple de Beauvoir et de Colette, sans préjugé, dans son récit *Cafés de la mémoire*.

En 2006, elle a livré des entretiens au Mercure de France et chez Bayard. Elle est entrée au jury du Femina. Comment s'est-elle forgée? De Nice, en passant par Bordeaux, elle est montée à Paris accroître un volontaire bonheur de vivre. Dans *Cafés de la mémoire*, elle retrace ce parcours, sa jeunesse dans le Sud entre 1945, date de sa naissance, et 1969, celle où elle rencontre Barthes.

## Des envies folles

Le livre s'ouvre sur le carnaval, dans une bataille de fleurs: l'artificiel et l'allégorique s'y parent des vertus du libertinage. Promenade des Anglais, boulevard de l'Europe, Grand Café de Turin. Là, les miroirs reflètent le monde. C'est dans de tels salons que les révolutions de palais ont eu lieu, que les révoltes ont grandi. La convivialité des cercles y a rayonné, la vie politique, la vie mondaine, les airs de bohème.

Café, bar, brasserie, ils arrivent vite. Auparavant, les premiers engouements ont été proportionnels à l'inconsistance parentale. Thomas n'est-elle pas délicieuse, au portrait sans insistance de pâlots géniteurs et à celui musclé du grand-père d'Arcahon? Elle dit tant de sensations, l'insouciance, l'excitation captive et le foisonnement baroque qui, objective-ment, annule le banal.

Cette épicurienne trouve mille choses à raconter. Des vécules aux emballages, prétextes à des marivaudages alertes et séduisants, sa parole livre des pics de tournures, des empoignades transmues en éclats de rire et des rages, en résolutions.

Qui s'imaginer la philosophe en être désincarné se trompe. *Cafés de la mémoire* regorge de saveurs, de couleurs, comme *L'île flottante* (2004). Ses réminiscences ont la joie moqueuse des romans. Du professeur Rogue au Café des Spectres, tant d'imagination double avantageusement un film de Godard.

Cet impronptu, elle va le jouer dans les cafés de Paris. *Je revins à Simone de Beauvoir: impossible de la lire sans souhaiter l'imiter*. Sonia, La Force de l'âge, c'est extraordinaire, non? Salinger, Camus, Sartre, Weil, Platon et Merleau-Ponty éclipsent les Minerve rangées. Les années de Thomas ne ressemblent guère à celles d'Ernaux: telles des musiques, ce sont deux modes de l'essai et de la jubi-

lation. Pourtant, la même France y est représentée, non conformiste, avec sa pensée au féminin, paroles crues pour des sensations drues.

En 1965, avorter est un crime, que l'étudiante brave, avec sa liberté caractéristique. Son ton aérien retrouve cette jeunesse aux délices troubles, dans lequel apprendre est un climat et l'ivresse de jouir, cul par-dessus tête, délices d'un esprit délicieusement arrosé.

## Devant les yeux

À Marie. *Fleurs de tempête*, trente-septième opus de Philippe Le Guillou, est dédié à cette enfant. Marie a vu sa mère, alter ego de Le Guillou, dévorée par le cancer, mourir en 2007, à 41 ans, au terme d'un âpre combat. L'auteur d'un des plus beaux romans des années 90, *Les Sept Noms du peintre*, touche à nouveau l'essentiel.

*Fleurs de tempête* est un sanctuaire d'écriture, un tombeau sublimé, fidèle aux *Consolations* de Sénèque. Du genre antique exemplaire, Le Guillou retrouve la compassion et la mémoire intacte, barage à la disparition. Il tire donc Hélène de sa maladie désastreuse, comme Orphée Eurydice, haute figure de son œuvre pour sa foi inébranlable dans la vie. La cruauté de sa fin appelle la fermeté des vivants à démentir le deuil.

At-il été ébranlé en écriture par la disparition de Gracq, huit mois plus tard, nuit pour nuit d'un 23 au 24, à qui il a consacré deux beaux essais (1991 et 2002)? Comme chez Philippe Forest, la

littérature est-elle un chant d'exil? Cette Hélène, si humaine dans cet exercice spirituel, mi panegyrique mi légende, possède un arrière-plan celtique de fée des grèves. Enveloppée de brume bretonne, de gris aquatiques et de vagues d'argent, la réminiscence aiguë chasse les fantômes, et le défi de l'écriture, admirable, parvient à une plénitude accomplie.

Le Guillou est un maître es affinités électives. Son évocation du tremblé, des émotions intimes, relève l'anéantissement. Romancier généreux, effacé devant ses personnages, il campe un récit incomparable, sans longueur, ancré dans les lieux et les noms propres, les dates et les rendez-vous. Sa rumination du passé, sans cérébralité excessive, soutient la vérité d'un corps rongé de l'intérieur. L'écriture dit une endurance qui verse en larmes à certaines phrases. Elle se fonde à une Bretagne sauvage, déchirante comme le granit.

A signaler, apparentés de peau et de sensations, Régine Detambel, *Notre-Dame des Sept Douleurs*, dans « Haute Enfance » de Gallimard. Aussi, pour Les Deux-Magots et Venise, Vienne, Madrid, Lisbonne et Prague, *Café* (Le Seuil), de Michel Braudeau.

## Collaboratrice du Devoir

## CAFÉS DE LA MÉMOIRE

Chantal Thomas  
Le Seuil  
Paris, 2008, 347 pages

## FLEURS DE TEMPÊTE

Philippe Le Guillou  
Gallimard NRF  
Paris, 2008, 162 pages



Chantal Thomas

## Gilles Archambault

Les écrivains publient généralement sans donner l'impression de se douter un seul instant de l'aspect transitoire de leur activité. Qui, par exemple, aurait cru en 1960 que François-Régis Bastide serait aujourd'hui un écrivain oublié? Et Drieu La Rochelle, en parlerait-on encore s'il n'avait été un collaborateur des nazis?

Jérôme Garcin consacre à l'auteur de *La Fantaisie du voyageur* un livre chaleureux. Point n'est besoin de s'intéresser à l'œuvre de cet écrivain, amateur de femmes et de musique, doué de surcroît d'un véritable talent de compositeur et de pianiste, pour lire avec intérêt l'essai de Garcin.

Son Excellence, monsieur mon ami est avant tout l'évocation d'une camaraderie. Jérôme Garcin sait se souvenir avec émotion de rencontres et de conversations passées. Tout pourtant séparait les deux hommes. Alors que le premier ne pouvait résister à la tentation de séduire, le second faisait métier de chroniqueur littéraire, analysant les parutions à la façon (il l'avoue) d'un tâcheron des lettres. Alors que Bastide était tenu pour un écrivain à la mode bientôt ambassadeur, Garcin goûtait aux plaisirs du conjungo et de la paternité.

Il y a, en plus de la description convaincante d'une amitié, dans ce livre fervent, un éloge de la littérature qui conviait à plus d'un titre.

Voulant expliquer ses goûts en littérature, Garcin en vient forcément à prendre ses distances des livres de son ami, qu'il estime, évidemment, mais qui ne font pas partie de son panthéon. Il écrit: « C'est la famille littéraire que je me suis choisie. Elle ne brille, elle n'épate personne, elle ne fait aucun bruit, mais elle me tire parfois des larmes. Je sens bien qu'elle n'est capitale que pour moi. » Or les livres de François-Régis Bastide, tout séduisants qu'ils sont, ne sont pas de cette eau, relevant plutôt d'une conception de la littérature proche du brio.

On reprend *Blèche* de Pierre Drieu La Rochelle, roman qu'il écrivit et publia en 1928. Blaquans, ro-

mancier catholique, en est le narrateur. Il serait le parfait opposé du séducteur qu'était Bastide. À l'astrologie qui passionnait tant l'ami de Garcin, il préfère l'analyse de politiques ecclésiastiques. Marié à une femme qu'il assure aimer, il n'en vit pas moins dans une garçonnière près de Notre-Dame. Blèche, une collaboratrice, tombe amoureuse de lui. Il n'en a cure, plutôt occupé à retrouver les boucles d'oreilles de sa femme qui lui permettront de voyager.

Blaquans est nettement antipathique. S'il a parfois cédé au désir de séduire, « d'avoir exercé cette passion sur n'importe qui [lui] a de bonne heure fait glisser dans le dégoût ». De même le peuple lui paraît-il à fuir. La femme de ménage qu'il emploie « lui montre l'idée que se fait le peuple de la démocratie: une paysannerie, usée mais toujours dure, quitte la campagne et vient à la ville pour y étendre ses biens. Active, tenace, avare, elle se pousse tant par sa revendication contre le bourgeois que par l'imitation scrupuleuse de celui-ci ». Blèche tente-telle de se suicider, Blaquans avoue: « J'avais oublié la Femme, avec ses tours, son éternel calcul lubrique; elle m'en avait fait souvenir; eh bien! c'était tant pis pour elle! »

Si le récit de Garcin se lit avec une rare délectation, le roman de Drieu ne se laisse pas facilement absorber. Le personnage principal, cet essayiste poussif et néanmoins catholique, n'est ni attirant ni convaincant. Pour connaître Drieu, il vaut mieux s'en tenir probablement à *Gilles* ou à *Réponse bourgeoise*. Il y a aussi le *Journal* dans lequel on constate que Drieu lui-même avait par rapport aux femmes quelques-uns des tics de son Blaquans.

## Collaborateur du Devoir

## SON EXCELLENCE, MONSIEUR MON AMI

Jérôme Garcin  
Gallimard  
Paris, 2008, 203 pages

## BLÈCHE

Pierre Drieu La Rochelle  
Gallimard, coll. « L'Imaginaire »  
Paris, 2008, 231 pages

## Agenda littéraire

Mai 2008

## UNEQ

Union des écrivains et des écrivaines québécois



JEUDI 15 MAI, 19 h 30  
**DES MOTS ET DES SONS**  
Lecture-concert inspirée  
par les lles de la Madeleine  
avec l'écrivain JEAN LEMIEUX  
et le musicien GABRIEL BOURQUE



JEUDI 29 MAI, 19 h 30  
**DES OUVRAGES ET DES GUIDES**  
La ruée vers l'or et l'Europe sans le sou ou  
Comment reconnaître et écouter ses intuitions  
avec BILLY RIOUX  
aventurier, auteur et conférencier

Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal  
Sherbrooke  
Entrée gratuite. Réservation obligatoire.  
514 849-8540  
www.uneq.qc.ca



## Olivieri

librairie & bistro

## Olivieri

Au cœur des idées

Jeudi 15 mai 2008  
à 19h00

5219 Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
RSVP : 514 739-3639  
Bistro : 514 739-3303

## 68, C'EST FINI?

TABLE RONDE/LANCEMENT

À l'occasion du lancement de son dernier numéro (n° 220) consacré à Jacques Rancière, le magazine culturel Spirale invite tous ses lecteurs et lectrices à une table ronde. Les participants interrogeront les discours qui entourent la mémoire des événements de 68 en réponse à la position de Daniel Cohn-Bendit selon laquelle Mai 68 est dorénavant une affaire classée.

Avec VÉRONIQUE DASSAS  
MARTIN JALBERT  
DONALD CUCCIOLETTA

Animateur  
JEAN-CLAUDE RAVET

Spirale

## Librairie Ailre

La Librairie Ailre et Soulières éditeur ont de fabuleuses suggestions de lecture d'été pour vos jeunes lecteurs.



Un roman de Pierre Filion.  
illustré par Stéphane Poulin  
M. Bardin prend sa retraite avec panache!  
À partir de 6 ans. 64 pages - 8,95 \$  
Soulières éditeur

Soulières éditeur

Ailre, Librairie indépendante agréée  
450.679.8211 | Place Longueuil

## LIVRES

## Cinq romans québécois critiqués par des étudiants

*Dans le cadre du Prix des collégiens, les finalistes ont vu leurs livres soumis au jugement de jeunes lecteurs*

Comme chaque année, le Prix des collégiens a été remis lors du Salon du livre de Québec. On se rappellera que c'est l'écrivain Pierre Samson qui a reçu cette fois les honneurs pour son roman intitulé *Catastrophe*. Toute l'année, en préparation de cet événement désormais très attendu, les collégiens de plus de 40 établissements ont lu et commenté cinq titres présélectionnés par un jury de critiques professionnels. Les meilleures critiques réalisées par les étudiants sont publiées aujourd'hui dans nos pages, sur la base d'une sélection opérée par les

professeurs Bruno Lemieux (Cégep de Sherbrooke), Louise Gérin-Duffy (Collège Jean-de-Brébeuf) et Louise Noël (Collège Montmorency), avec l'aide d'Hélène Lacoste, de l'émission *Vous m'en lirez tant* de Radio-Canada, et de Jean-François Nadeau, directeur des pages culturelles du *Devoir*. Le Prix des collégiens est mis en avant par la Fondation Marc Bourgie, soutenue entre autres par *Le Devoir* dans cette initiative qui vise à favoriser la lecture et la passion de la littérature chez les nouvelles générations.



Pierre Samson a reçu les honneurs du Prix des collégiens pour son roman intitulé *Catastrophe*.

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

## Pierre Samson, délicieusement catastrophique !

GENEVÈVE ST-ONGE  
Cégep de Trois-Rivières

Dérision, ironie et satire: est-ce assez pour décrire le regard paradoxal que porte Pierre Samson sur le milieu littéraire dans ses invraisemblables *Catastrophes*, un livre publié aux Éditions des Herbes rouges? Un sarcasme rafraîchissant et une gamme saisissante d'expressions et de jeux de mots en tous genres facilitent l'intrusion du lecteur dans le grand monde des lettres, représenté ici tel un cirque truculent de compétition maladroite et d'austérité risible.

Mû par une pointe d'ennui et de désarroi devant ses efforts irrémédiablement inutiles d'être reconnu en tant que pigiste pour la revue littéraire *Pensus*, Ivanhoé McAllister élabore un petit, tout petit mensonge destiné à tester les

frontières de son domaine. Il publie la critique d'un roman tout à fait inexistant, comme son auteur, critique qui, de toute manière, ne sera lue par quiconque. Quiconque? Pas tout à fait. L'histoire s'amorce: d'abord de manière innocente, puis divulguant peu à peu l'énorme engrenage qui poussera consécutivement chaque personnage vers d'inconcevables finalités dignes d'un délire fiévreux.

C'est donc tout en surprises que l'auteur transporte le lecteur d'une péripétie à l'autre, son audace dans l'inraisemblance n'atteignant toutefois jamais l'excès. Le récit ne fait que gagner en cohérence alors que les intrigues se déploient, et l'évolution du personnage principal est d'une impressionnante constance. L'humour y est omniprésent, mais toujours en doses calculées, faciles à ingérer: ainsi rigolent devant l'éditeur Dubonnet «*Nabuchodonosor fleurdélisé*»,

qui se dénonce lui-même en 1970 à la «*gestapo trudeauiste*» pour ensuite comme un «*maquereau [faire] saucette chez l'ennemi*» lors du dernier référendum!

Pierre Samson critique un monde littéraire sérieux où l'intellectuel devient guignol et livre à qui le veut bien un propos tout en légèreté trompeuse. Caustique à souhait, *Catastrophes* saura en faire sourire plusieurs, tant par son intrigue et sa verbosité que par son humour délicieusement catastrophique.

CATASTROPHE  
Pierre Samson  
Les Herbes rouges  
Montréal, 2007, 220 pages

### La meilleure amie de l'homme

ISABELLE FRANÇEUR  
Collège Montmorency

Lire *Espèces en voie de disparition*, c'est comme se chauffer au coin du feu quand dehors une tempête de neige se déchaine. Notre corps vibre de la force de la nature alors que notre cœur se laisse emplir de chaleur. Dès les premières pages, le lecteur s'abandonne aux paysages rustiques dépeints par la plume habile et magique de Robert Lalonde, qui signe ici son dix-neuvième livre. Il s'agit, cette fois, de onze histoires indépendantes coulées dans un style sensible et poétique qui relie l'auteur à ses espèces en voie d'extinction.

À la fois écrivain et acteur, Robert Lalonde a dû beaucoup observer les comportements humains. Il met ici les mots au service de ses yeux et nous présente des personnages d'une grande humanité. Nous rencontrons des



couples qui entretiennent une complicité profonde et douce, des vieux sereins devant l'idée de la mort, des amants contrariés dans leur passion qui n'en devient que plus brûlante; des hommes et des femmes de tous âges qui nous ressemblent, nous touchent ou nous amusent...

Plusieurs personnages sont en relation avec leur passé. Ils rassemblent leurs souvenirs, les remanient, luttent contre l'effritement de la mémoire, se rendant plus ou moins compte qu'ils se battent surtout contre la mort. Ce n'est que parmi les arbres et sous le ciel qu'ils trouvent la paix. La nature leur sert d'échappatoire. Comme dans *Le Lac de Lamartine*, elle est celle qui se fera la gardienne de leur mémoire. L'herbe garde l'empreinte d'un corps après une chute presque fatale. Un lit d'amour fait de brindilles reste chaud longtemps après l'aube...

Chaque nouvelle est un baume pour nos cœurs souffrants de citadins. L'auteur nous transporte en un temps où les hommes vivaient collés à la nature et nous donne envie de renouer avec ses qualités réparatrices et apaisantes. Si le chien est «*le meilleur ami de l'homme*», la nature est probablement sa plus fidèle compagne.

ESPÈCES EN VOIE DE DISPARITION  
Robert Lalonde  
Boréal  
Montréal, 2007, 197 pages

### L'amour vaut tous les drames du monde

MARIE EVE EGRETAUD  
Collège Montmorency

New York, 1970: une époque de rêves et d'illusions déçus où la frivolité et la jeunesse laisseront place à la vie adulte et à la raison. C'est cette peur de vieillir et d'affronter la vie que raconte *Ce n'est pas une façon de dire adieu*, le tout dernier roman de Stéfani Meunier.

Sean est musicien. Il passe sa vie à voyager et à fuir les responsabilités. Le seul port d'attache qu'il s'autorise est l'appartement de Ralf, à Brooklyn, où il habite lorsqu'il n'est pas en tournée. Ralf, lui, vit avec son chien Lennon. C'est un homme effrayé par le changement et un seul lien l'unit à Sean: la musique des Beatles. Pourtant, lorsque Ralf rencontre Héloïse, une femme très dynamique, les choses changent. Sous des notes parfois tristes, joyeuses ou mélancoliques, on découvre la



vie plutôt banale d'un trio qui essaye tant bien que mal d'être heureux. Ensemble, ils tentent de former une famille et essaient de fuir leur passé ou leur avenir, parfois même le présent. Lorsque les Beatles se séparent, Sean et Ralf savent que leurs vies prendront un tournant différent. Tout doucement, on assiste à l'éloignement qu'ils vivent en raison de la force de leurs sentiments et de la peur qu'ils éprouvent pour les vivre intensément.

Malgré le peu d'action, Stéfani Meunier nous tient en haleine et possède l'art d'exprimer tout bonnement des émotions très intenses. La musique des Beatles donne le ton et illustre brillamment les sentiments. Par ailleurs, on s'attache rapidement à Sean, à Ralf et à Héloïse qui, chacun leur tour, ont droit à un chapitre de narration. Mais c'est surtout grâce à l'écriture fluide que ce roman est étonnant. On le devore, tout naturellement.

*Ce n'est pas une façon de dire adieu*, c'est une histoire qui chamboule et qui va droit au cœur. Sean nous rappelle, malgré ses erreurs, que «*l'amour [vaut] tous les drames du monde*» et que fuir n'est jamais une façon de dire adieu...

CE N'EST PAS UNE FAÇON DE DIRE ADIEU  
Stéfani Meunier  
Boréal  
Montréal, 2007, 212 pages

### L'hymne à la mort

MAX HERBY DERENONCOURT  
Collège Jean-de-Brébeuf

Il faut être ingénieux et sensible pour pouvoir imposer à un lecteur une réflexion complexe et passionnée sur la mort sans tomber dans le cliché. C'est pourtant ce tour de force qu'a réussi Elise Turcotte avec *Pourquoi faire une maison avec ses morts*. Dans ce recueil de sept récits qui rappellent la nouvelle, l'essai philosophique et le journal intime, l'auteure séduit son lecteur et le fait plonger dans un univers sombre et énigmatique. Un lien très fort se crée entre le personnage principal et le lecteur, qui assiste à la névrose de la narratrice, à son obsession de la mort — mais surtout à son douloureux parcours pour trouver, malgré tout, un sens à la vie.

En effet, l'exploration des différents aspects de la mort passe du plus général (réflexion anthropologique, sociologique et philosophique) aux plus infimes détails (perte d'un proche, pensées suicidaires ou agonie d'un animal de compagnie), sans pour autant tomber dans la complaisance ou le cliché. Malgré l'omniprésence de la mort dans l'obsession du protagoniste, ce livre n'écarte pas l'idée de la vie, bien au contraire. Dans un langage aussi sensible qu'humain, l'intention manifestée est celle de retrouver son souffle dans la vie après l'expérience de la mort à travers l'autre. Dès les premières lignes, le lecteur est absorbé — voire emprisonné — dans l'univers de la narratrice, ce qui augmente de manière exponentielle l'effet de cette œuvre, sans pour autant déprimer le lecteur, qui est amené à reconsidérer sa propre conception de la mort.

En plus de soulever une réflexion riche et intrigante, l'auteure arrête ses descriptions sur les plus petits détails du quotidien et l'atmosphère qu'elle crée fait d'elle une virtuose, tant elle réussit à créer des images évocatrices. Un déluge apocalyptique est même décrit sur le mode intime, en demi-tentes, ce qui permet au lecteur de s'inventer un monde tout en restant captif de celui de Turcotte. Sa plume, qui s'étale sur des détails microscopiques (qui pourraient sembler futiles, mais qui sont inestimables pour conserver l'atmosphère), revient toujours au thème de départ pour développer un autre angle de réflexion. Avec autant d'impétuosité que d'élégance, l'écrivaine réinvente les émotions et augmente la sensibilité de son lecteur, qui ne restera pas indifférent devant cet ouvrage.

POURQUOI FAIRE UNE MAISON AVEC SES MORTS  
Élise Turcotte  
Leméac  
Montréal, 2007, 128 pages

### L'élan vers la liberté

ANNIE-PIER BOULANGER  
Cégep de Sherbrooke

Lise Tremblay relève tout un défi alors qu'elle se glisse, l'espace d'un roman, dans la tête de la jeune fille qu'elle était il y a près de 40 ans. *La Sœur de Judith* raconte l'histoire d'une jeune fille d'environ 12 ans qui évolue dans le Chicoutimi-Nord des années 1970, fascinée par la lecture, les garçons, les histoires de Claire, sœur de sa meilleure amie Judith et vedette locale, bref, une demoiselle débordante d'une curiosité attachante.

Ce roman illustre bien l'élan féministe des années 1970 à travers de nombreux personnages: l'enseignante religieuse, qui laisse tomber l'uniforme; Claire, qui quitte Chicoutimi pour Montréal afin de participer à un concours de danse, confiante en l'avenir et en son image de femme; la mère de la narratrice, qui s'implique dans une campagne politique, qui insiste sur l'importance pour les femmes de s'instruire, qui déplore toute pensée rétrograde au sujet des femmes... Toutes incarnent proprement l'émancipation des femmes.

Derrière ce vent de liberté chez la femme ressort une précarité sentimentale et psychologique immittente. En effet, plusieurs perturbations sont évoquées: violence conjugale, dépression, crise de folie, instabilité émotionnelle... Avec des personnages aussi explosifs que la mère de la jeune fille (aussi perturbée que l'amie de cette dernière, internée à l'hospice), aussi malchanceux que Claire (défigurée dans un accident de voiture), on peut conclure que, même si la condition des femmes est en pleine progression, ces dernières n'en sont pas pour le moins à l'abri des malheurs de la vie.

Si plusieurs auteurs se sont aventurés sur le chemin cahoteux du narrateur-enfant, rares sont ceux qui se sont rendus au bout de leur ouvrage sans trop de bévues. Or Lise Tremblay remplit merveilleusement le contrat en usant de tous les moyens possibles pour ajouter à la crédibilité de sa narratrice: une demoiselle qui brille par sa naïveté. En tant que lecteur, il est impossible de ne pas s'immerger dans la tête de la fillette, de ne pas s'enfourer dans cette histoire, presque écrite comme un journal intime. Tout un plongeon dans un univers charmant qui fait renaître, l'espace d'un moment, son cœur d'enfant.

LA SŒUR DE JUDITH  
Lise Tremblay  
Boréal  
Montréal, 2007

# ESSAIS

## Déchiffrer l'humain et son monde

Le vulgarisateur scientifique Claude Boucher publie une brève histoire des idées qui ont fait le monde



Louis Cornellier

C'est à une très enrichissante équipée que nous convie le vulgarisateur scientifique Claude Boucher dans *Une brève histoire des idées de Galilée à Einstein*. Rencontrez donc, nous dit-il, six génies de la pensée moderne, six hommes dont les découvertes ont radicalement fait évoluer notre connaissance du monde et de l'humain. Fort d'une impressionnante culture scientifique, historique, littéraire et religieuse, Boucher, qui a longtemps enseigné au département de mathématiques et d'informatique de l'Université de Sherbrooke, joue l'entremetteur savant et sympathique avec une renversante maestria. Expert de la mise en contexte, il se fait aussi, au passage, biographe et polémiste dans cette étude de «quelques moments privilégiés de la gestation et de la naissance exaltantes et douloureuses de la pensée moderne».

Galilée, avec son héliocentrisme, ouvre la marche. Inspiré par Copernic, son grand prédécesseur, «il proclame que le monde est de nature mathématique» et, partant, qu'il importe, «comme source de la connaissance, [de] substituer au principe de l'autorité des Anciens le principe de la soumission aux faits». D'abord bien accueillies, même par l'Église, ses découvertes seront vite combattues par quelques réactionnaires influents, dont le cardinal Bellarmine, partisans du concept de «l'inerrance bi-

blique». Puisque, dans le *Livre de Josué*, celui-ci arrête le soleil, c'est donc ce dernier qui tourne autour de la Terre. Entraîné, à son corps défendant, dans une querelle religieuse et victime de fausses accusations, Galilée, qui affirmait que les Écritures nous enseignent comment on va au ciel et non comment va le ciel, devra néanmoins abjurer. L'Église, qui a pu jouer «un rôle libérateur et civilisateur» à certains moments de l'histoire, s'est plus souvent, depuis des siècles, «portée sans cesse à l'avant-garde de tous les combats d'arrière-garde», souligne Boucher. Depuis 1835, note-t-il toutefois, elle permet aux croyants d'adhérer à l'héliocentrisme.

En 1629, quand il établit le principe de la circulation du sang, le médecin anglais William Harvey doit subir les foudres de l'élite médicale du temps, qui le traite de «disséqueur de grenouilles et de serpents». Il trouvera un peu de réconfort chez Boileau et Molière, qui ridiculiseront ces Diafoirus. La fascination pour le sang a d'ailleurs nourri une riche tradition littéraire, et Boucher en retient quelques moments forts. Tant de culture, je le répète, impressionne.

Ce sera, ensuite, le grand Pascal et sa machine à calculer, de même que ses études sur l'analyse combinatoire et la mécanique des fluides. S'il admire le scientifique, Boucher se fait toutefois plus sévère à l'égard de l'homme de foi janséniste, égaré dans une austérité maladroite. Traçant le portrait sombre d'un Augustin obsédé par le péché originel et aveuglé par sa chasse au plaisir, il se désole du fait que Pascal ait suivi ses traces, même s'il avoue son admiration pour le «style endiablé» du polémiste. Dans une magnifique conclusion où il se fait lyrique, Boucher chante la Bonne Nouvelle, «travestie par des maîtres qui font penser à des successeurs du sanhédrin bien plus qu'à des disciples du doux Galilée», et il interpel-

le l'auteur des *Pensées*. «Blaise, mon douloureux ami, écrit-il, toi qui avais reçu si tôt les dons étincelants d'une aussi vive intelligence, pourquoi n'as-tu pas compris cela? Pourquoi t'es-tu laissé égarer par l'injuste, la cruelle et l'absurde doctrine janséniste? Pourquoi, au contact de ces croyances, t'être infligé les déchirements d'une aussi pathétique détresse? Pourtant, à travers l'éloignement des siècles, laisse-moi t'admirer, te plaindre et te tendre la main. Tu es mon frère.»

Boucher, on le constate, n'évoque pas des icônes mais nous présente des hommes. Son Darwin, à cet égard, est admirable. Incapable de supporter la douleur d'un enfant qu'on opère sans anesthésie, il choisit d'abandonner la médecine. En 1831, il s'embarque sur le *Beagle* pour un voyage d'exploration pendant lequel il devra, lui, le progressiste et antiesclavagiste, supporter un capitaine réactionnaire et fondamentaliste qui n'hésite pas à faire fouetter les matelots. Le naturaliste de génie naîtra tout de même au cours de ce périple.

Fidèle à sa manière, Boucher résume avec clarté les fondements et enjeux de l'évolutionnisme darwinien et montre ce qu'il doit à ses prédécesseurs, tels Lamarck et von Linné. Il enrichit ensuite ces considérations en traitant du rapport de Darwin à la religion et de l'accueil de ses théories. Il évoque, par exemple, l'émotion du naturaliste devant les conseils de sa femme qui craint que ses travaux ne l'éloignent de la foi. Darwin, à ce sujet, dans son autobiographie, après quelques hésitations, finira par se dire agnostique. Ses adversaires, qui considéraient que sa théorie contredit la Genèse, n'auront pas, eux, ces hésitations et multiplieront les arguments grossiers. «La foi tout court ne dispense pas de la bonne», écrivait pourtant André Gide à Paul Claudel. Au Québec, un certain abbé Burque croira

réfuter Darwin en lui opposant Adam, «le premier et le plus profond des savants». Jean-Paul II, au moins, fera preuve d'ouverture à l'égard de la théorie de l'évolution.

Le naturaliste devra aussi se distancier de ses faux amis qui transposent ses théories à l'univers social. «Nous ne saurions faire obstacle à notre sympathie, écrira-t-il, même sous la pression d'une raison implacable, sans nuire à la plus noble partie de notre nature. [...] Si nous devons intentionnellement négliger ceux qui sont faibles et sans secours, ce ne pourrait être qu'en vue d'un bénéfice imprévisible, lié à un mal présent qui nous submerge.»

Freud, à son tour, révolutionnera notre conception de l'être humain en se livrant à une «spéléologie de la psyché» qui laissera ses contemporains pantois. Même notre monde intérieur, expliquera-t-il brillamment, nous échappe, et nos malaises névrotiques trouvent leur source dans ses obscures profondeurs. Probablement «stimulé par la compétition de Jung» qui cartonnait avec ses élucubrations sur les archétypes, Freud tentera aussi d'appliquer ses découvertes à l'avenir des cultures et des sociétés. Originaux, les résultats de cette dernière entreprise apparaissent toutefois plus fragiles.

Claude Boucher, qui salue Einstein et sa complexe théorie de la relativité en fin de parcours, signe ici, son éditeur à raison de le souligner, un brillant ouvrage de vulgarisation qui clame la majesté de la science et l'audacieux génie de ses grandes figures.

louisco@sympatico.ca

UNE BRÈVE HISTOIRE DES IDÉES DE GALILÉE À EINSTEIN

Claude Boucher

Fides

Montréal, 2008, 296 pages

### RELIGION

## Pour un islam du Québec

LOUIS CORNELIER

Québécois d'origine sénégalaise et de foi musulmane, Khadiyatou Fall, qui enseigne à l'Université du Québec à Chicoutimi, se fait le défenseur de l'idée d'un «islam du Québec». Dans *Images de l'autre et de soi. Les accommodements raisonnables entre préjugés et réalité* (Presses de l'Université Laval, 2008), un ouvrage qu'il signe en collaboration avec le Français Georges Vignaux, il propose une analyse un peu poussive de textes (surtout parus dans *Le Devoir*) suscités par la commission Bouchard-Taylor qui le mène à une intéressante réflexion sur le concept de «cointégration».

«Ce pays, qui est aujourd'hui à nous tous, comment devons-nous ensemble l'habiter?», demande-t-il. Et, dans le cadre de cette «amitié civique» (un concept qu'il emprunte à Daniel Weinstock), «comment penser nos religions afin qu'elles soient

tout autant expressions de la foi que manifestations de comportements qui permettent le partage rationnel des valeurs de l'espace démocratique?»

Lislam, explique-t-il, n'est pas incompatible avec la notion d'accommodement. Un de ses concepts, l'«arrouhsatou», qui signifie «dérégulation», en constitue la preuve. Les musulmans d'ici ont donc le devoir de l'intégrer à leur mode de pensée afin «de faire émerger, à partir d'une lecture critique de cette religion, l'éthique démocratique de l'islam». En contrepartie, les Québécois majoritaires doivent rejeter «le refus occidental d'intégrer l'islam dans son concept de civilisation» et s'ouvrir à un dialogue sur le bien commun, qui n'exige pas de l'autre un reniement au meilleur de son héritage. Au Québec, ajoute Fall, les «musulmans du dialogue sont les plus nombreux».

Le Devoir

### DANSE

## Le signe d'un progrès

FRÉDÉRIQUE DOYON

Une réédition, dans l'univers de la danse, constitue bien plus qu'une bonne nouvelle, c'est le signe d'un progrès.

«A chaque ouvrage sur la danse qui paraît, la danse progresse. Mais quand un ouvrage sur la danse est réédité, c'est que le regard sur la danse progresse», écrit Philippe Le Moal dans la dédicace d'un exemplaire envoyé au *Devoir* de la seconde édition du *Dictionnaire de la danse* de Larousse, dont il a assuré la direction.

Afin de continuer d'élargir le lectorat, le directeur de la publication a d'ailleurs opté pour une réédition en noir et blanc, ce qui en fait un livre légèrement plus compact et surtout plus abordable. Il sera disponible dès vendredi prochain dans les librairies du Québec pour 90 \$, alors qu'il fallait déboursier 150 \$ pour l'édition de 1999. L'envers de la médaille: sans couleurs, certaines

photographies fournissent moins d'indices sur les œuvres et leurs auteurs.

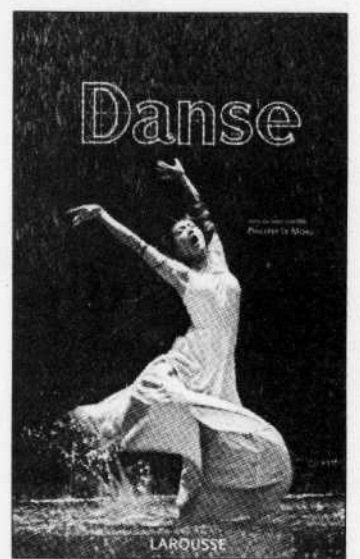
L'ouvrage propose un panorama assez exhaustif de la danse en Occident, outil qui sert autant l'amateur que l'expert. Ses 4000 articles abordent aussi bien la danse baroque et classique que jazz et contemporaine.

Cette nouvelle mouture, qui compte plusieurs mises à jour, se décline comme la précédente, en trois parties. La première, plus im-

posante, est consacrée aux acteurs de la danse — chorégraphes, compagnies, compositeurs, auteurs, réalisateurs, écoles, etc. —, la seconde remet les œuvres dans leur contexte historique et esthétique, la dernière propose un lexique chorégraphique.

Parmi les mises à jour, on note la date de décès (2002) du regrettable chorégraphe québécois, Jean-Pierre Perreault...

Le Devoir



Les Éditions du Noroît  
Nouveautés 2008



www.noroit.com

Le Groupe des huit

Judith-Louise Thibault

Anthologie de huit poètes anglo-québécois

choix et traduction par Judith-Louise Thibault

Coll. Résonance (coéditéur Le Tallis Pré)

Le groupe des huit

Judith-Louise Thibault

Anthologie de huit poètes anglo-québécois

choix et traduction par Judith-Louise Thibault

Coll. Résonance (coéditéur Le Tallis Pré)

À la faveur du silence

Guy Gervais



## STÉPHAN BUREAU RENCONTRE...

DANIEL PENNAC  
MICHEL ONFRAY  
ET BORIS CYRULNIK

LA SÉRIE DOCUMENTAIRE CONTACT, DIFFUSÉE À TÉLÉ-QUÉBEC, PROPOSE UN RENDEZ-VOUS UNIQUE AVEC LES GRANDS CRÉATEURS DE NOTRE TEMPS.

EN VENTE MAINTENANT SUR DVD

16<sup>99</sup> ch.



EN EXCLUSIVITÉ CHEZ

Renaud-Bray

DVD

LE LUNDI 12 MAI 2008 à 19H00  
LION D'OR (1676, RUE ONTARIO EST A MONTRÉAL)  
ENTRÉE GRATUITE

LE PRIX DES LIBRAIRES DU QUÉBEC 2008  
ORGANISÉ PAR L'ASSOCIATION DES LIBRAIRES DU QUÉBEC

Catherine Trudeau, porte-parole  
Hugo Turgeon  
Serge Bonin  
Benoît Rocheleau

MISE EN LECTURE DES ŒUVRES FINALISTES  
PAR CATHERINE TRUDEAU (PORTE-PAROLE), SERGE BONIN ET HUGO TURGEON.  
ACCOMPAGNÉS EN MUSIQUE PAR BENOÎT ROCHELEAU.

WWW.PRIXDESLIBRAIRES.QC.CA